

Le clivage

Jacques Boulanger, 27/06/2015

Clivage est un mot d'origine grecque, *klinein*, fendre. La représentation imagée dont il est porteur fait partie du vocabulaire courant depuis longtemps : "Il gèle à pierre fendre", "Tu me fends le cœur" ... C'est un terme utilisé par les diamantaires hollandais au XVI^e siècle. Il est repris par l'inventeur de la cristallographie, le minéralogiste René Just Haüy en 1793. Le clivage est, en physique des matériaux, l'aptitude de certains minéraux à se fracturer selon des surfaces planes dans des directions privilégiées lorsqu'ils sont soumis à un effort mécanique (un choc ou une pression continue). L'existence et l'orientation des plans de clivage dépendent de la symétrie et de la structure cristalline. Les plans de clivage correspondent à des plans de faiblesse dans la structure cristalline et sont spécifiques à chaque espèce minérale. Le mot *splittage*, anglicisme de sens voisin, est utilisé dans l'industrie électronique et signifie le fractionnement de la mémoire d'une machine informatique.

Dans la psychiatrie allemande, le terme *Spaltung* (*splitting* en anglais) est ancien et signifie scission, capacité de dédoublement psychologique. Il est utilisé par Bleuler pour caractériser la schizophrénie et décrire la "dissociation" mentale. Ce terme "dissociation" est repris par Pierre Janet¹ en France, auteur qui évoque le pouvoir dissolvant des émotions sur l'activité intellectuelle, et qui "désagrège les souvenirs". Pour Janet, l'affect, activité psychique inférieure, supprime les capacités cognitives supérieures. Freud reprendra à son tour le terme *Spaltung*, d'abord dans un sens descriptif, celui d'une coexistence autonome de deux modes de pensée contradictoires, l'un tenant compte de la réalité, l'autre étant sous l'emprise de l'exigence pulsionnelle. Attribuant à l'affect une fonction centrale dans l'activité psychique en général et la constitution des mémoires en particulier, il s'opposera aux conceptions de Pierre Janet et la querelle s'envenimera au point qu'il refusa de le recevoir quand celui-ci vint à Vienne avec son gendre Edouard Pichon en 1934 le rencontrer. Ce terme de *Spaltung*, signifiant *scission* en allemand moderne, une fois devenu freudien, a été traduit en français par clivage.

Jacques Lacan introduira le terme de *forclusion* (*Verwerfung*) pour distinguer le mécanisme spécifique de la psychose, rejet du signifiant "castration" hors de l'univers symbolique. Lacan s'est appuyé sur le texte de *L'homme aux loups* où ce terme *Verwerfung* revient à plusieurs reprises pour évoquer un mécanisme de défense beaucoup plus énergique et efficace que le refoulement. Si Freud parlait de clivage du moi, Mélanie Klein a introduit le concept de clivage de l'objet. Le rapport de Gérard Bayle en 1996 va nous permettre une actualisation synthétique.

Voyons ce qu'il en est du clivage dans les textes de Freud². Dans les *Études sur l'hystérie* (1893), avec Joseph Breuer, on trouve une reprise du concept de "dissociation" avancé par Pierre Janet. Pour Freud, il ne s'agit pas que d'un rétrécissement du champ de conscience, mais bien d'un traitement particulier par le moi d'une représentation "inconciliable" refoulée, considérée comme "non arrivée" : "La représentation refoulée n'a pas disparu mais forme à partir de maintenant le noyau d'un second groupe psychique"³. Ce "groupe psychique" séparé de la conscience va ensuite être nommé "inconscient" et n'est pas une forme dégradée de celle-ci comme le pense Janet. D'une certaine façon, historiquement, c'est le concept de clivage qui a amené à celui d'inconscient. Dans le texte *Les théories sexuelles infantiles* (1908), le terme de clivage est repris à propos du conflit psychique de l'enfant à propos des questions sur l'origine. S'il y a contradiction entre la perception de l'enfant et les paroles parentales, l'enfant se conforme à l'attente des adultes en arrêtant sa réflexion : "Le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie"⁴. Dans les *Cinq conférences sur la*

¹ JANET, P., 1889, L'automatisme psychologique,

² Source : LE GUEN, C., Dictionnaire freudien, PUF, 2009, p. 260-272.

³ FREUD, S., 1893, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 51-53.

⁴ FREUD, S., 1908, *Les théories sexuelles infantiles*, Paris, PUF, 1969, p.18.

³ FREUD, S., 1893, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 51-53.

⁴ FREUD, S., 1908, *Les théories sexuelles infantiles*, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.18.

psychanalyse (1910, USA), Freud revient sur son désaccord avec Janet⁵ et s'interroge davantage : pourquoi les conflits psychiques, si fréquents, ne donnent-ils pas tous lieu à clivage ? La question de sa distinction avec le refoulement est en cours d'élaboration. Dans *Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques* (1911), l'introduction du principe de réalité pose l'hypothèse qu'une activité de pensée peut se trouver séparée par clivage et rester soumise au principe de plaisir⁶. Dans *Le président Schreber* (1911), le cheminement vers la distinction clivage/refoulement se précise : "*La paranoïa divise, alors que l'hystérie condense*"⁷. Dans *L'inconscient* (1915), le terme clivage est repris dans les écrits métapsychologiques, notamment dans celui sur l'inconscient⁸ et l'acceptation se précise. Dans *Deuil et mélancolie* (1917), le conflit entre le moi et la personne aimée se transforme en "*un clivage entre la critique du moi et le moi modifié par identification*"⁹. Une partie du moi mélancolique, devenue un moi-ombre de l'objet, cohabite avec le moi et l'influence. Dans *L'Homme aux loups* (1918), on trouve cette distinction notable : « *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Ververfung* » : "*Le refoulement est tout autre chose que le déni*"¹⁰. Dans *l'Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud y évoque "*les conflits et clivages qui se produisent dans l'appareil psychique*"¹¹. Dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), cette partie clivée du moi est ici "*l'idéal du moi*"¹², instance critique à l'intérieur du moi, surmoi cruel et inexorable. Dans *Le moi et le ça* (1923), la séparation clivage/refoulement et névrose/psychose se précise nettement ici. Si des identifications à des objets surinvestis sont trop fortes, elles peuvent provoquer un "*éclatement du moi*"¹³. Dans *Névrose et psychose* (1924), texte bref, dense, précis, Freud affirme que le moi "*peut se déformer lui-même, ... éventuellement même se crevasser ou se morceler*"¹⁴. L'article *Le fétichisme* (1927)¹⁵ est un tournant dans la conception freudienne du clivage. Ici, le concept est lié à celui de déni de réalité. Si l'enfant en vient à dénier sa propre perception (l'absence de pénis chez les filles), cela aboutit au clivage de sa vie psychique. Freud pose ce terme de clivage aussi bien en ce qui concerne le fonctionnement névrotique (il donne l'exemple de la névrose obsessionnelle) que le fonctionnement psychotique¹⁶. Dans les *Nouvelles conférences* (1933) le mécanisme du clivage est précisé : "*Le moi peut se prendre lui-même comme objet*". Cf. le film "*Le papillon sur l'épaule*", de Jacques Deray, 1978, avec Lino Ventura, où un patient dialogue avec cet autre imaginaire. Cf. le soliloque enfantin entre 7 et 10 ans.

Freud affirme ici que le clivage est un mécanisme commun et fréquent ; il peut alors être temporaire et réversible. Il peut aussi être violent et irréversible de façon pathologique. Il fait explicitement ici référence au "*cristal qui se brise*" selon des directions précises¹⁷. Dans *Le clivage du moi dans les processus de défense* (1937), texte sans doute influencé, malgré leur douloureux contentieux, par les travaux de Ferenczi, Freud relie maintenant de façon nette clivage et traumatisme. Il parle en écrivant cela de "*bouleversement métapsychologique*", peut-être en hommage à Ferenczi mort en 1933. Face au conflit entre revendication pulsionnelle et réalité, ce qui est l'expérience sur le mode tragique des enfants abusés dont parle Ferenczi, l'enfant répond par "*deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces*"¹⁸. L'opération de clivage a un avantage : "*La pulsion peut conserver*

⁵ FREUD, S., 1910, *Sur la psychanalyse, Cinq conférences*, Paris, Gallimard, 1991, p. 62-60 ; OCF X ; GW VIII.

⁶ FREUD, S., 1911, *Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques, Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, p. 138 ; OCF XI, p. 16 ; GW VIII, p. 234.

⁷ FREUD, S., 1911, *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 297 ; OCF X, p. 272-273 ; GW VIII, p. 285-286.

⁸ FREUD, S., 1915, *L'inconscient, Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 73 ; OCF XIII p. 212 ; GW X, p. 269.

⁹ FREUD, S., 1917, *Deuil et mélancolie, Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 155-158 ; OCF XIII, p. 268-270 ; GW X, p. 433-434.

¹⁰ FREUD, 1918, *Extraits de l'histoire d'une névrose infantile : L'homme aux loups*, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, pp. 325-420.

¹¹ FREUD, S., 1920, *Au-delà du principe de plaisir, Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 46-47 ; OCF XV, p. 28 ; GW XIII, p. 6-7.

¹² FREUD, S., 1921, *Psychologie des foules et analyse du moi, Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 173 ; OCF XVI, p. 47 ; GW XIII, p. 120-121.

¹³ FREUD, S., 1923, *Le moi et le ça, Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 228-243 ; OCF XVI, p. 272-274 ; GW XIII, p. 244-249.

¹⁴ FREUD, S., 1924, *Névrose et psychose, Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 286 ; OCF XVII, p. 7 ; GW XIII, p. 391.

¹⁵ FREUD, S., 1927, *Le fétichisme, La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 134 ; OCF XVIII, p. 137-138 ; GW XIV, p. 134.

¹⁶ Ibidem. p. 136-137 ; p. 129130 ; p. 315-317.

¹⁷ FREUD, S., 1933, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984 p. 82-83 ; OCF XIX, p. 141-142 ; GW XV, p. 64.

¹⁸ FREUD, S., 1938, *Le clivage du moi dans le processus de défense, Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, p. 284 ; OCF XX ; GW XVII, p. 60.

sa satisfaction ; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé". Elle a aussi un inconvénient : "Une déchirure dans le moi qui ne guérira jamais, mais grandira avec le temps". Dans *L'Abrégé de psychanalyse* (1938), Freud revient sur le clivage, cette fois exclusivement à propos de la psychose. Même dans les délires, un "moi normal" se tient caché dans un coin de l'esprit. "Dans toute psychose existe un clivage du moi"¹⁹. Parfois le "moi normal" reprend l'initiative et l'activité délirante régresse, ce qui signifie que le délire réintègre temporairement l'inconscient. "Ces deux processus persistent tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement". L'issue dépend de leurs intensités réciproques. Freud continue ici d'affirmer que ce mécanisme se retrouve dans des procédés névrotiques comme certaines formes de fétichisme. Nous parlerions peut-être ici aujourd'hui des addictions, notamment de la dépendance des jeunes enfants vis à vis de leur doudou, et des adolescents vis à vis des écrans. C'est bien la castration qui est ici déniée. Freud en conclut que le clivage est finalement un processus mental habituel : adopter deux attitudes psychiques opposées et indépendantes reste une caractéristique du fonctionnement névrotique.

Résumons le concept de clivage tel qu'il nous apparaît maintenant dans l'œuvre de Freud. La question centrale est, et est restée pour Freud, celle du rapport du clivage et du refoulement. D'où ses interrogations de 1938 : le clivage est-il quelque chose de "nouveau et déconcertant", ou "de connu depuis longtemps" ? Le refoulement est à l'origine du clivage ; ce qui fait basculer de l'un à l'autre, n'est-ce qu'une question économique, d'intensité de l'excitation ? L'élément topique joue aussi : le refoulement est un aménagement des conflits suscités par le ça tandis que le clivage, Freud l'exprime clairement dans *Le moi et le ça* et dans *Le fétichisme*, se joue au niveau de la perception. C'est la perception qui est niée. Il reprendra cette ligne dans *L'Abrégé* en disant que le moi infantile "recourt au déni pour supprimer les perceptions qui lui révèlent l'exigence pulsionnelle". C'est bien lorsque la revendication pulsionnelle rencontre l'intensité d'une perception externe que le déni est la solution entraînant le clivage du moi. Le clivage résulterait de la brutalité du déni. Cette cassure se produit là où originellement il y avait une articulation (point faible), c'est-à-dire les lignes du fraying en psychanalyse. Cf. fixation-régression. Cf. la distinction en médecine entre entorse bénigne (élongation ligamentaire) et grave (rupture ligamentaire). Quant au rapport ambivalence-clivage, les deux concepts signifient juxtaposition de deux attitudes opposées. En fait, le clivage porte sur la représentation (via la perception) et l'ambivalence sur l'affect (amour-haine). Le concept proche serait celui, kleinien, de paradoxe, qui porte sur la représentation, et qui n'est pas à confondre avec celui d'ambivalence, qui porte sur l'affect. Une autre mise au point apparaît utile : la question du rapport clivage fonctionnel et clivage structurel. Tantôt Freud juge le clivage irréversible, tantôt il le situe comme mécanisme de défense habituel et réversible. C'est l'intensité de l'identification du moi à un objet surinvesti qui fait basculer dans la psychose et l'irréversibilité. Cf. Schreber. Cf. le mélancolique. C'est donc le repérage d'un idéal du moi devenu toxique qui permet d'identifier un clivage structurel. Si la psychose suppose toujours un clivage actif, le clivage, lui, ne signifie pas psychose. Trop d'identifications intenses conduit au clivage structurel : familles recomposées à répétition ? Le clivage du moi menace ici le "sentiment de continuité du moi", l'identité elle-même. Le rôle structurant de l'œdipe et de la castration apparaît ici dans son lien avec le clivage ; la castration (renoncer à l'inceste) oblige à mettre hors conscience certains destins pulsionnels (clivés ?) qui deviendront autant de rejets (fantasmes, rêves, ...). Alors, le clivage, défense ou symptôme ? Le clivage n'est pas en soi un mécanisme de défense, puisqu'il provient du déni qui, lui, en est un. Il est donc plus proche d'un symptôme que d'une défense.

Examinons à présent l'apport essentiel de Sandor Ferenczi à la question du clivage. En septembre 1932, au XII^e Congrès International de Psychanalyse à Wiesbaden, Ferenczi expose ses travaux sur le concept de clivage comme résultat de ce qu'il nomme un "traumatisme narcissique". Il en avait déjà souligné l'importance dans son *Journal clinique*. Ces écrits ont été édités en France en 1982²⁰. Ils ont

¹⁹ FREUD, S., 1938, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 77-81 ; OCF XX ; GW XVII, p. 132-135.

²⁰ FERENCZI, S., *Psychanalyse 4*, Œuvres complètes, Payot, 1982, p. 125-135

été repris par André Green en 1974²¹, puis par Thierry Bokanowski²². Le raisonnement de Ferenczi est que la violence d'une excitation sexuelle prématurée et d'une absence de réponse de l'objet face à une situation de détresse crée la situation de traumatisme narcissique, le déni et "*d'autoclivage du moi*" sur le mode de la rupture, de la déchirure, irréversible. C'est-à-dire la version menant à la psychose pour Freud. L'identification à l'agresseur est le prototype de ce clivage d'un type particulier : il y a clivage du moi mais aussi clivage de l'objet, ce que Ferenczi n'explique pas en ces termes, ce que Mélanie Klein fera, instruite qu'elle en fut par Balint. Le moi de l'enfant récuse les motions pulsionnelles qui sont à lui présentées par son ça et va privilégier, deviner, anticiper, les attentes de l'agresseur dans la réalité. Il en découle un interdit de penser en propre, une introjection de l'agresseur qui tient lieu de néo-réalité interne non représentable, non éprouvée, au détriment du traitement de la réalité externe. Nous voici ici dans le modèle de la psychose telle que Freud l'expose dans les *Nouvelles conférences*, 1933, avec un appareil psychique qui fonctionne selon le seul principe de plaisir, avec transformation en hallucination, positive ou négative. Ce procédé de transformation hallucinatoire de l'agression est économiquement salutaire : il permet à l'enfant de maintenir la situation de tendresse antérieure (à la fille "*incestuée*" de continuer à aimer son père). Mais l'identification à l'agresseur amène la constitution d'un SIC²³ emprunté qui va déteindre sur toute activité de plaisir : tout acte de plaisir, désormais, mérite une punition. Ce sont des enfants "*obéissants*" dont on dit : "*Il ne fait jamais de bêtise*", évoquant les "*normopathes*" de Joyce Mc Dougall²⁴ Christophe Dejourné. L'enfant ressort clivé (innocent et coupable à la fois) de ce traitement interne primaire de l'agression extérieure.

Évoquons la question du clivage chez Mélanie Klein. Cette auteure bâtit sa conception sur le modèle de la première rencontre entre un bébé et sa mère, ou plutôt entre organes nourriciers complémentaires, la bouche et le sein ; elle part du postulat que le premier objet d'amour du nourrisson est le sein. Ce sein primordial est perçu simultanément comme l'objet et son environnement. Le sein est ensuite perçu comme *bon* ou *mauvais* selon qu'il satisfait ou frustre le désir du bébé. Il se trouve ainsi clivé en un *bon objet* et un *mauvais objet*. Ce mécanisme amorcera une dialectique essentielle au développement de la vie psychique : la dynamique introjection/projection dont vont dépendre les premières identifications. À ce titre, Mélanie Klein fait du clivage de l'objet non seulement un mécanisme de défense, mais la défense la plus primitive contre les angoisses archaïques. Il apparaît essentiel au développement psychique précoce du nourrisson et va lui permettre de traverser avec succès la position schizoparanoïde, puis la position dépressive, enfin le lien avec l'objet total.

Il est d'autres auteurs post-freudiens qui ont complété le concept de clivage de façon originale. Anna Freud²⁵ évoque indirectement le clivage à propos du traumatisme sexuel. L'expérience de l'agression et la personne de l'agresseur sont d'abord introjectés, isolés de la vie psychique. Cet objet interne clivé produira un sentiment de culpabilité inconscient qui contaminera toute la vie psychique. Daniel Lagache²⁶ voit le clivage actif chez certaines personnes de pouvoir en faisant le lien avec le moi-idéal et l'identification à l'adulte tout-puissant.

Bion²⁷ reprend les thèses de Mélanie Klein sur le clivage en insistant sur le rôle de l'objet vu par lui comme véritable support de l'appareil à penser. Winnicott²⁸ voit dans La crainte de l'effondrement celle d'un événement passé dont l'expérience n'a pas encore été éprouvée. Jean Cournut²⁹ (1988, 1992) reprend le thème freudien du sentiment inconscient de culpabilité comme objet interne isolé et influençant le fonctionnement psychique. Il l'associe, comme Anna Freud, à une identification

²¹ GREEN, A., *Introduction à l'article de Ferenczi, Principe de relaxation et néocatharsis*, NRP, n°10.

²² BOKANOWSKI, T., *Sandor Ferenczi*, PUF, 2001.

²³ Sentiment inconscient de culpabilité. S. Freud, *Deuil et Mélancolie* in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1968

²⁴ Mc DOUGALL J., *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Gallimard 1978.

²⁵ FREUD, A., 1965, *Le normal et le pathologique chez l'enfant*.

²⁶ LAGACHE, D., 1962, *Pouvoir et personne, L'évolution psychiatrique*, 1962, 1.

²⁷ BION, W., *Aux sources de l'expérience*. PUF, 1962.

²⁸ WINNICOTT, W., *La crainte de l'effondrement*.

²⁹ COURNOT, J., *L'ordinaire de la passion*, PUF, 1991.

primaire surinvestie. Le mélange donne ce qu'il nomme un "*SIC emprunté*" ayant statut d'extra-territorialité dans le psychisme.

Pour Laplanche et Pontalis³⁰, le clivage n'est pas un mécanisme de défense, mais la coexistence de deux procédés de défense. Le procédé peut être une défense efficace et structurante ou au contraire un obstacle à l'évolution psychique. César et Sara Botella³¹, dans leur travail sur *La dualité négative du psychisme* évoquent les traces que sont les vécus infantiles non-qualifiés installent l'existence de zones de non-représentation au sein du psychisme et qui participent au fonctionnement inconscient. Ressenties comme excès d'excitation lorsque l'expérience actuelle rejoue la scène infantile, ces traces perceptives déclenchent une répétition de la névrose traumatique. Elles se présentent au sujet comme sensation pure, exclue des réseaux représentatifs. Ces traces non représentatives signalent l'absence de trace mnésique fonctionnelle. André Green³², dans ce même cadre du travail sur le négatif, évoque ce "*plaisir du viol*" qui est la représentation intolérable pour l'enfant et qui vient court-circuiter le processus de symbolisation. "*Ces noyaux de réalité historique non symbolisés s'actualisent dans la cure et la réponse contre-transférentielle est celle qui aurait dû avoir lieu de la part de l'objet*". André Cahn³³, à propos des adolescents, parle du rôle de prothèse de la fonction analytique en vue de l'introjection et d'une néo-reconnaissance sujet-objet qui se joue dans la cure. René Roussillon³⁴, dans un article de 1995, *Le double négatif*, reprend ce double aspect de la réalité psychique partagée entre un système représentatif et une zone clivée. Thierry Bokanowski³⁵ en 1996 répond au rapport de Gérard Bayle et affirme que, dans la cure, la régression induit les conditions qui rendent possible l'analyse de cette répétition traumatique et amène l'espoir de sortir du régime de survie psychique que représente la clivage. En psychosomatique, Christophe Dejours³⁶ a proposé de compléter les deux topiques freudiennes par une troisième dite "*topique du clivage*". Le déni de la perception, chez l'enfant, va alimenter la partie irreprésentable de l'inconscient, dite "*inconscient amential*". Paul Denis³⁷ enfin, dans *Emprise et satisfaction* où il fait de l'emprise un des formants de la pulsion explique que dans le clivage le représentant extérieur du surmoi manque à sa fonction. Cette absence de surmoi précoce provoque une disqualification de toutes les instances, le moi, le surmoi, l'idéal du moi.

Il est un auteur dont les travaux sur "*les clivages*" sont particulièrement éclairants : Gérard Bayle. Terminons cette évocation par le survol de l'important Rapport de 1996, intitulé "*Les clivages*", que fit Gérard Bayle³⁸ au Congrès des Psychanalystes de Langue Française. L'élément central de sa démonstration est la défaillance de la fonction synthétique du moi. Il pense que si, dans le passé, le modèle de la névrose servait de référence exclusive, si le déni et le clivage concernaient les psychoses et les perversions, la clinique actuelle a troublé cette belle répartition. Les cures actuelles sont souvent éprouvantes en raison d'attaques répétées du cadre. Ces situations clinique n'étaient pas des "*bons cas*" de supervision. Dans ces cures difficiles, l'analyste vit en son corps et en son nom ce que le patient ne peut ni ressentir ni symboliser. Si le clivage, auparavant, n'était pas un terme de la métapsychologie, il l'est maintenant devenu avec les travaux modernes sur le travail du Négatif. Gérard Bayle pose l'aphorisme : "*Pas de clivage sans collage*" pour évoquer ces formes engluantes de captation narcissique. Il insiste également sur l'aspect transgénérationnel intervenant dans la formation d'un clivage : "*Le clivage fonctionnel du Moi des parents engendre le clivage structurel du Soi de l'enfant*". Il fait référence à la définition du Soi par Évelyne Kestemberg (1978) : "*Première configuration organisée de l'appareil psychique qui émane de l'unité mère-enfant*". Reprenant les formulations du Soi de Winnicott, Gérard Bayle poursuit : "*La relation objectale est incluse dans l'auto-érotisme primaire et dans la continuité narcissique du sujet. Cette configuration psychique qui*

³⁰ LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1994.

³¹ BOTELLA, C., BOTELLA, S., *La dualité négative du psychisme*, in *Le Négatif*, L'esprit du temps, 1995.

³² GREEN, A., 1974, *La folie privée*, Gallimard, 1990.

³³ CAHN, R., *Adolescence et folie, les liaisons dangereuses*, PUF, 1991.

³⁴ ROUSSILLON, R., *Le double négatif*, RFP, PUF, 1995.

³⁵ BOKANOWSKI, T., *Clivages, théories sexuelles infantiles et écoute de l'analyste*. RFP 1996, Congrès:1567.

³⁶ DEJOURS, C., *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris, Payot, 1986.

³⁷ DENIS, P., *Emprise et satisfaction*, PUF, 2002.

³⁸ BAYLE, G., *Les clivages*, RFP, 1996, Tome LX, Spécial congrès.

ne se confond ni avec la moi ni avec l'objet persiste tout au long de l'existence ; elle conditionne la qualité du self selon Winnicott" (1971, 1974). Le clivage du moi crée un contenu "jamais subjectivé", source d'un inquiétante familiarité, et reste marqué par ses origines : l'objet primaire. Certaines précautions excessives de l'entourage (les doudous après deux ans ?) sont parfois destinées à protéger la descendance de l'écho proche ou lointain de deuils non faits, d'horreur sans nom, de blessures psychiques mal cicatrisées. Il s'agit, dans le fonctionnement familial, d'une forme de perversion narcissiques où l'hallucination négative, le déni, l'idéalisation et la forclusion déploient leurs attaques de la symbolisation, de la subjectivation et de la structuration œdipienne. Ce sont des processus qui agissent puissamment sur le contre-transfert de l'analyste.

Les clivages fonctionnels sont le résultat d'une forme de refoulement associé à un contre-investissement narcissique sur un fond de défaillance ou de débordement de la fonction synthétique du moi. Ils s'opposent aux modifications brusques du narcissisme et répriment l'affect. Ils respectent les représentations, les figurations, les perceptions qui restent disponibles pour la conscience sous une forme non-affective (clivée).

Les clivages fonctionnels ont pour effet le désinvestissement de la deuxième censure (préconscient-conscient), la désintrication pulsionnelle (réactions de violence et de mépris, risque de somatisation), le surinvestissement déplacé (objet narcissiquement surinvesti, gourou), et surtout le collage à un tiers, réel ou halluciné. Citant Catherine Parat³⁹, il évoque la répression de l'affect présente dans le clivage, affect qui subit un destin dissocié sous forme de crises d'angoisse, de décharges par l'acte, voire de somatisations.

Les clivages structurels, eux, sont le résultat d'une carence narcissique par défaut de symbolisation et de subjectivation entraînant un défaut de constitution du pare-excitation. Gérard Bayle est fin connaisseur des travaux de Paul-Claude Racamier⁴⁰ et, bien sûr, reprend sa thèse d'une transmission familiale du déni par le fonctionnement incestuel, engendrant paradoxes et confusions. Ce sont, on le sait, également, abordées d'une autre façon, les thèses de l'argentin et kleinien José Bleger⁴¹, notamment à propos de la genèse des addictions. Gérard Bayle évoque également Michel Fain et Denis Braunschweig⁴² et notamment la notion de défaut de diphasisme mère/amante comme une des composantes de la formation du clivage structurel.

Résultat de la forclusion, le clivage structurel crée une communauté de déni, idéalisation ; il n'y a plus de négation, plus de doute, ni de métaphore, ce qui isole le moi à distance du contenu clivé, carencé. Le Moi subit le collage au Soi et évite les signifiants liés à l'expérience traumatique. Il s'agit d'une véritable attaque du lien, selon Bion, d'une attaque contre la liaison qualifiante du lien. La répression de l'affect, là aussi active, va entraîner un surinvestissement des liens logiques non congruents aux affects. Nous sommes ici dans le cadre du fonctionnement mental des perversions et des psychoses. Dans son rapport de 1996, Gérard Bayle reprend une parole écrite en 1987 à propos du psychodrame : "*Tu cliveras ton prochain comme toi-même*". Il évoque, ici encore, l'aspect transgénérationnel des clivages structurels. Loin de penser, comme Freud a pu le faire dans *Les Nouvelles conférences*, à une réelle transmission d'inconscient à inconscient, il s'agit ici, avec le déni hérité et son cortège d'idéalisation, de confusion, de répression de l'affect de masques jetés sur le traumatisme dû à la perte non pensée d'un objet fortement investi. Dans le monde des clivages, la dialectique, la symbolisation et les tendances synthétisantes existent mais sont perverties. Leurs effets structurant sont détournés au profit du déni, de la forclusion, du mensonge, de la petite ruse malhonnête. Les acquis de la structure névrotique sont asservis par des processus pervers. Gérard Bayle reprend un argument de Pierre Bourdier⁴³ : le clivage lutte contre l'extension de la désintrication des pulsions, résultat de cette horreur dont les effets serait l'écrasement du sujet par la terreur des perceptions d'absence, ou l'éclatement par emballement du déni de ces perceptions. Il faut mettre un verrou au coût dispendieux du clivage : "*Il se forme ainsi une véritable contre-charge au prix de*

³⁹ PARAT, C., *L'affect partagé*. PUF, *Le fait psychanalytique* 1995, 10:24.

⁴⁰ RACAMIER, P.-C., *L'inceste et l'incestuel*. Éditions du Collège 1995, 13:28-30.

⁴¹ BLEGER, J., *Symbiose et ambiguïté*, PUF, 1980.

⁴² FAIN, M., BRAUNSCHWEIG, D., *Le jour, la nuit, essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*. PUF, 1975.

⁴³ BOURDIER, P., *Acting out de transfert et décisions importantes durant la cure psychanalytique*, RFP vol. 32, n° 5-6 (1968).

l'appauvrissement de tous les autres systèmes psychiques". Freud, 1920. Face à la castration, ces déferlements énergétiques servent d'abord à construire un objet prothétique de remplacement, puis un voile masquant la supercherie. Le fétiche est le prototype de ce voile. Les contre-investissements narcissiques créent et entretiennent ces deux formations. Il faut distinguer fétiche et objet prothétique. Si l'objet externe est trop absent, les mouvements pulsionnels vont s'orienter vers une prothèse interne construite à grands coups de libido. Plus l'objet prothétique (réalité psychique) sera proche et dangereux, plus le fétiche (réalité matérielle) inerte, investi libidinalement, devra s'éclipser. Il faut distinguer trois types d'objets : fétiche, transitionnel, phobique. Ces formes d'objets servent à drainer l'excès d'excitation.

La phobie fait suite à une menace de traumatisme pulsionnel, protège de la blessure, s'étaye sur des processus symboliques de déplacement, donne accès à la métaphore⁴⁴ (analogie)

Le fétiche, lui, fait suite à une réelle blessure narcissique, tente de nier la blessure, répond à une carence des processus de symbolisation (contrainte à la condensation), aboutit à une opération de métonymie⁴⁵ (condensation). Le déni apparaît ici comme résultat de la somme du rejet et du désaveu. Le rejet relève de l'acte ; le désaveu relève de la méconnaissance et de la désymbolisation. L'association du rejet et du désaveu n'est pas fixe : la prédominance du rejet conduit aux actes de décharge, tandis que la prédominance du désaveu mène à l'hallucination négative. La forclusion n'est pas un processus de défense mais est une attaque de la symbolisation. Elle engendre des clivages structurels. Gérard Bayle reprend ici la notion d'engrènement des mécanismes de défense dans les états limites : il n'y a pas de déni (psychose) sans refoulement (névrose), ni de forclusion sans déni. La croyance en l'immutabilité du Moi, et par conséquent en l'immutabilité de l'identité personnelle, est un leurre propice au déploiement de la toute puissance de la pensée (idéologies). La fonction synthétique du Moi contribue à enrichir le Self, noyau individuel de l'unité psychosomatique donnant le sentiment d'existence et de développement quant à ce qui se joue entre l'enfant, sa mère et l'environnement (Winnicott, 1971). Un jeu de représentations peut s'ordonner à partir d'un clivage : c'est le rôle des croyances. Comment passer de cette fétichisation de la croyance (animique, religieuse, scientifique) à une dimension "méta" qui introduit critique et relativisation ? Le cadre analytique impose un clivage fonctionnel : il ressaisit les risques d'acting pour en faire sens. En séance, c'est le contre-transfert qui, le premier, permet de repérer le clivage. Ce contre-transfert est douloureusement vide, envahi de sentiments d'ennui, de contexte opératoire, d'acting. Parfois, au contraire, le contre-transfert est trop positif, la présence du patient étant ressentie comme plaisante et stimulante pour la pensée. Parfois encore, de véritables accidents de contre-transfert peuvent amener des épisodes de trouble identitaire chez l'analyste, avec des moments de dépersonnalisation.

* * *

⁴⁴ Procédé rhétorique consistant à remplacer un terme par un terme appartenant à un autre domaine et présentant certains traits de ressemblance, sans que cette similitude soit explicitée. *Ce journaliste est friand d'images guerrières.*

⁴⁵ Figure consistant à exprimer un sens au moyen d'un terme désignant un autre sens qui lui est lié par une relation nécessaire. Dans la phrase *Toute la maison se mit à crier*, l'expression *toute la maison* signifie tous les occupants de la maison et constitue donc une métonymie.